

—Il ne faut rien dire à ta mère, reprit Voltin ; un coup pareil pourrait la tuer ; calme-toi, elle ne comprendrait rien à tes larmes.

—C'est vrai ! répondit la jeune femme, et avec beaucoup d'énergie elle s'essuya les yeux.

—Maintenant, je vais aller voir ce qu'il fait, avant que ta mère ne descende ; tu vas préparer un panier que je lui donne à manger.

Eugénie ouvrit l'armoire, y prit du pain, du vin, de la viande froide et du fromage, mit le tout dans une serviette, et tendit le paquet à son mari ; puis elle le suivit dans le jardin et jusqu'à la porte de la cave.

—Ne te montre pas, lui dit-il, reste là !

—J'aurais tant voulu le voir !

—Pas maintenant ; tantôt ; un peu plus tard... attends-moi là !

Kelb était toujours à son poste ; à la vue de son maître, il se leva, et vint se frotter contre ses jambes.

Voltin ouvrit.

Floréal, couché dans un coin, sur un tas de fagots, se souleva ; quand il vit qu'on lui apportait des provisions, il se remit de nouveau sur le dos, et resta impassible.

Voltin ne prononça pas une parole, posa la serviette et ce qu'elle contenait à côté du prisonnier, et referma la porte à double tour.

—Que fait-il ? demanda Nini.

—Il dort !

—Je ne peux pas le voir, alors ?

—Quand ta mère ne sera pas là ; elle pourrait descendre et te surprendre... C'est aujourd'hui dimanche ; elle ira à la grand'messe ; tu le verras pendant son absence.

La mère Charlot, en effet, venait de quitter sa chambre ; le petit s'était levé, et la maison reprenait son aspect habituel.

Voltin dit qu'il allait à la mine, et s'esquiva.

Après avoir vaqué aux soins du ménage, Eugénie, que sa mère trouvait toute chagrine, s'habilla pour aller à la messe de huit heures.

—Vous irez à la grand'messe tous deux, dit-elle à sa mère et à son frère ; je m'en vais et ne serai pas longtemps dehors.

De son côté, le petit prit la clef des champs, et profitant du beau temps et de deux heures de liberté, s'en alla courir le bois qui se trouvait de l'autre côté de la grande route, tout près du cimetière.

Là mère était restée seule ; elle s'était assise dans la cuisine ; elle songeait.

Soudain il lui sembla qu'on venait de tousser, et que le bruit qu'elle avait entendu partait de dessous terre.

Elle prêta l'oreille, et, de nouveau, surprit très distinctement un bruit souterrain.

—Est-ce qu'il y aurait quelqu'un dans la cave ? se dit-elle. On le dirait...

Elle eut peur, quitta la cuisine, et, traversant le jardin, se dirigea doucement vers la porte basse ; la clef n'y était pas ; elle écouta encore, et il lui sembla qu'on remuait les fagots.

—Il y a quelqu'un là-dedans ! C'est sûr ! Et il sont tous par là !

Elle remonta dans le jardin, et, un peu tremblante, s'apprêtait à sortir pour aller faire part de ses soupçons aux voisins, lorsqu'elle aperçut Voltin qui revenait de la mine.

Elle respira plus librement, et attendit.

Voltin rentrait très contrarié : M. Midleston avait pris, le matin même, le chemin de fer pour Mâcon.

On croyait que l'explosion de la nuit n'était pas étrangère son voyage, et qu'il était allé avec M. Dubut, entretenir le chef des scènes qui venaient de se produire.

—Écoutez donc, lui dit la mère Charlot, dès qu'il put l'entendre... avez-vous la clef de la cave ?

Voltin devint extrêmement pâle.

—Pourquoi ?

—Parce que j'ai entendu quelqu'un tousser et remuer les fagots.

—Laissez donc ! vous vous êtes figuré ça, et vous n'avez rien entendu du tout.

—Je vous jure que si... J'ai eu tellement peur, que je n'osais pas rester seule à la maison...

—Qu'est-ce qui vous a mis ces idées-là dans la tête ?

—Enfin, je sais bien ce que je dis ; je ne suis pas folle, je pense ?... Allons y voir.

—Laissez-moi donc tranquille, que diable voulez-vous que j'aïlle voir ?... Un chat qui aura fait tomber un fagot !..

—Comme vous voudrez, reprit la vieille femme d'un ton piqué ; pour moi, je ne reste pas là ; je vais me préparer et m'en aller à l'église... j'avais le temps, mais je ne veux pas demeurer seule ici...

En disant ces mots, elle remonta dans sa chambre et redescendit bientôt avec sa robe des dimanches.

—Vous direz au petit que je suis passée devant.

—Oui.

—Si je rencontre Nini en route, je la prévienrai de ce que j'ai entendu...

—Pour lui faire peur, et lui monter la tête ? Elle a bien été assez effrayée du coup de cette nuit ; laissez-la donc tranquille !

—C'est vrai... Vous avez raison... Je ne lui dirai rien... Allons, à bientôt !

Lorsqu'elle se fut éloignée, Voltin fouilla ses poches, prit la clef, et descendit près de Floréal.

Ce dernier était toujours dans la même position.

—Levez-vous, lui dit Voltin ; il faut que nous causions.

Floréal se redressa, et attendit.

Lorsque je vous trouvai hier matin dans le goyau de Sainte-Marie, je ne me doutais pas que, pour me remercier de vous avoir laissé libre, vous essayeriez le soir même de me faire sauter en l'air... que diable avez-vous donc contre moi ?

—Contre vous ?... Vous êtes du parti des patrons, vous opprimez l'ouvrier... Contre vous, je n'ai rien... c'est-à-dire si... d'où connaissez-vous ma sœur ?

—Eugénie est ma femme, et si je ne vous avais pas arrêté cette nuit, vous alliez tuer votre mère et votre frère, qui dormaient tranquillement dans la maison.

Floréal eut un mouvement de surprise, et pâlit légèrement.

—Ma mère est là ? dit-il en montrant du doigt la voûte de la cave.

—Oui.

—J'aurais voulu la voir... et ma sœur ?

—Votre sœur, vous la verrez bientôt ; quant à votre mère, si vous voulez la tuer, vous n'avez qu'à lui dire comment et pourquoi vous vous trouvez ici ?

—Elle ignore tout, alors ?

—Tout, et elle doit continuer à tout ignorer ; elle vous croit en train de courir le monde...

—Et que comptez-vous faire ? interrogea Floréal, avec hésitation.

—Voilà ! c'est justement pour ce motif que je venais vous parler. Je suis surveillant de la mine, et à deux reprises je vous ai trouvé sur le point de faire un mauvais coup.

La première fois, ça pouvait passer, et puis on ne fait pas arrêter un des siens comme cela, ça me coûte à moi ! Mais vous y revenez le soir même... Si je me taisais encore, je deviendrais votre complice, et le devoir passe avant la famille ; je suis obligé de parler... Cependant, si je promettais à M. Midleston que ce soir même vous quitterez le pays, si vous me juriez sur l'honneur d'être désormais un honnête ouvrier, et de laisser là toutes vos sottises politiques, je crois qu'il me permettrait de vous laisser en liberté... Que dites-vous de cela ?

—Vous venez de répondre pour moi, le devoir passe avant la famille ! Mon devoir à moi est de lutter pour l'émancipation du peuple... de me servir de tous les moyens possibles pour arriver au but, et s'il faut vous passer sur le corps pour atteindre ce but, ma sœur fût-elle entre nous deux, je n'hésiterais pas...

En disant ces mots, Floréal s'était levé et s'avavançait d'un air menaçant vers Voltin. La porte de la cave était restée ouver-